

§ 587. L'on voit, par tout ce qui a été dit, que dans les pays où la petite vérole est aussi fâcheuse qu'en Ecoſſe, c'est un devoir de la faire inoculer. Dans ceux où elle est plus bénigne, l'introduction de cette pratique est moins nécessaire, mais elle seroit aussi très-utile, puisqu'elle épargne aux enfants une toux très-fâcheuse, & toutes les suites auxquelles ils sont exposés dans tous les pays.

§ 588. Comme le grand danger de la rougeole vient de l'inflammation des poumons, que cette inflammation dépend du venin déposé sur cet organe, & qu'on prévient ce dépôt en appliquant ce venin sur une partie extérieure; on sent que l'inoculation tire ici son plus grand avantage d'elle-même, sans avoir autant besoin de ceux de la préparation que la petite vérole. On ne doit cependant point les perdre de vue; mais comme cette préparation est fondée sur les mêmes principes que celle pour la petite vérole, il est inutile de répéter ici ce que j'en ai dit plus haut.

CHAPITRE XXXIV.

Des Maladies de langueur.

§ 590. JE ne me propose point de traiter des maladies de langueur ou chroniques, & je ne destine ce Chapitre qu'à donner quelques directions, qui, dans certains cas, peu-

vent en prévenir la formation, & dans d'autres en arrêter les progrès, ou en diminuer les accidents.

§ 591. Les maladies de langueur ont plusieurs causes différentes; & la même cause produit des maladies très-différentes, suivant la partie qu'elle attaque. Il y a peu de parties dans lesquelles il n'y ait des pierres, ou qui n'aient été trouvées squirreuses; mais les pierres & les squirres produisent des symptômes très-différents dans les poulmons, dans le foie, dans les reins. Je ne parcourrai point toutes ces causes: je dirai un mot de quelques-unes des plus fréquentes & de quelques maladies les plus communes.

§ 592. Il y a des personnes qui naissent très-foibles, & avec une constitution délicate, qu'elles conservent toute leur vie, elles manquent de force, elles ne jouissent jamais d'un parfait bien-être, parce qu'étant extrêmement sensibles à toutes les impressions, les causes les plus légères les jettent dans le mal-aïse. La plus petite erreur dans la qualité ou dans la quantité des aliments, les changements de temps, un peu trop de fatigue, la plus petite altération dans leur sommeil, le plus léger trouble de leur aine, produisent, sur le champ, un changement considérable dans leur fanté; & sans avoir des maladies caractérisées, elles ne se portent jamais bien.

§ 593. La façon dont on élève les enfants peut beaucoup contribuer à réparer ce vice de leur constitution native; & l'on peut rendre très-sains des enfants nés très-foibles.

Je donnerai peut-être un jour le résultat d'un grand nombre d'observations sur cet objet important ; je me borne actuellement à renvoyer à ce que j'en ai dit dans le Chapitre XXVII.

Quand l'art n'a pas cherché, dès la première enfance, à donner les forces que la nature a refusées, ce qui arrive souvent, parce qu'au-lieu de voir que les enfants ne sont que foibles, on juge qu'ils sont malades, on les traite comme tels, & on les affoiblit par les remedes, il est très-difficile, pour ne pas dire plus, de procurer une santé tolérable. Le conseil le plus utile que je crois pouvoir donner aux personnes qui sont dans ce cas-là, c'est d'éviter l'écueil contre lequel elles échouent presque toutes, l'espérance de se guérir par les remedes. La foiblesse ouvre la porte à toutes les infirmités, elles cherchent à les combattre toutes successivement, & cela souvent par des remedes très-oppoés, dont le seul effet certain, c'est de les affoiblir journellement davantage ; elles augmentent par-là le nombre de leurs maux, & se réduisent enfin à l'état le plus triste. Les saignées, les émétiques, les purgatifs sont pour elles des moyens de destruction, puisque leur seul but, par rapport à leur santé, doit être d'augmenter leurs forces, & que ces remedes les diminuent : mais elles ne peuvent espérer de réussir que par des moyens doux, long-temps continués, & par des attentions de régime plutôt que par des remedes.

La sobriété doit être leur première loi. Des organes foibles, dont l'action est toujours lan-

guissante, peuvent peu digérer & peu dissiper; si on leur donne des aliments au-delà de leurs forces, ils en sont surchargés & deviennent malades. Non-seulement ils doivent se contenter d'une fort petite quantité d'aliments, mais ils doivent les choisir simples, & faire le moins de mélanges qu'il est possible. Le meilleur pain, des viandes tendres, ou rôties, ou cuites avec très-peu d'eau, mais jamais bouillies, des œufs très-frais, du lait, si leur estomac le digere, du poisson, des écrevisses doivent être la base de leur nourriture; il faut y joindre journellement quelques légumes ou quelques fruits, mais plutôt comme assaisonnement que comme aliment, & seulement ce qu'il en faut pour prévenir le dégoût, & éviter les dangers d'une diete entièrement composée de viande ou au moins de substances animales.

Les aliments gras, salés, venés, visqueux, pâteux, sont au dessus des forces de leur estomac & de leurs autres visceres. Les acides les affoiblissent.

Elles doivent être en garde contre une boisson trop abondante qui augmente la foiblesse. L'eau pure est la boisson qui leur convient le mieux: quand elles vivent dans des lieux où l'eau est mauvaise, elles peuvent y suppléer par quelque tisane légèrement amere; celle de racine de génévrier peut tenir lieu de toutes les autres. Toutes les infusions bues chaudes, quelque vantées qu'elles puissent être, & toutes les liqueurs, sous quelque nom qu'elles se produisent, leur sont nuisi-

bles, quoique différemment. Les vins qui ne sont ni acides, ni spiritueux, mais huileux, nourrissans, fortifiants, pris de temps en temps à petite dose, sont la seule boisson artificielle dont elles doivent faire usage.

Leur souper doit être léger, & elles doivent se coucher de bonne heure, & se lever matin; rien ne contribue plus efficacement à réparer les forces.

Elles doivent fuir l'air chaud & l'air renfermé, l'inaction les tue, & après la sobriété, les deux moyens efficaces de rétablissement pour elles, c'est de vivre beaucoup en plein air, & de prendre beaucoup de mouvement, sans cependant se fatiguer trop tout-à-coup. Tous les jeux d'exercice, tous les travaux de la campagne, les promenades à cheval, leur sont très-salutaires.

Je fais que souvent ces personnes craignent l'air, vivent renfermées, & sont, d'une chambre bien calfeutrée, un tombeau dans lequel elles végètent fort misérablement, enveloppées de pelisse d'un bout de l'année à l'autre, ne se nourrissant que de soupes, & ne s'abreuvant que d'eau chaude. Elles se révolteront, en entendant proposer le genre de vie que je viens de décrire; mais je ne leur demande que le courage d'en faire un essai; j'ose assurer qu'au bout de quelques semaines elles ne penseront plus à le quitter.

Il ne leur faut que peu de remèdes. Si leur estomac se trouve embarrassé, elles peuvent, trois ou quatre fois par an, prendre un peu de rhubarbe; & dans l'entre-deux,

elles peuvent fréquemment prendre de la limaille de fer, ou plutôt de la poudre N^o. 54. ; le kina, les eaux minérales ferrées, pendant long-temps, mais à petites doses : les bains froids, peuvent aussi leur être quelquefois très-utiles ; & l'on voit que ce traitement est le même que j'ai indiqué pour les personnes catarrhales, § 135.

§ 594. J'ai supposé, dans l'article précédent, que ces enfans foibles n'étoient que foibles : si la foiblesse est l'effet de la corruption des humeurs, s'ils ont été formés & nourris d'un sang empoisonné, la façon de vivre la plus sôbre & la plus réglée leur est indispensablement nécessaire ; mais seule elle ne peut pas les guérir, & il faut employer de très-bonne heure, & dès les premières semaines de leur enfance, si l'on trouve déjà à cette époque, ce qui arrive souvent, des signes qui caractérisent l'espece de vice dont leurs humeurs sont atteintes ; il faut, dis-je, employer, dès les premières semaines de leur enfance, les remèdes les mieux indiqués. Le succès des remèdes est d'autant plus sûr, qu'on les emploie plutôt ; il est plus aisé à cette époque de détruire la cause du mal ; & d'ailleurs quand on seroit aussi sûr de la détruire quelques années après, son action pendant les premières années de la vie endommage inévitablement la santé, & les maux qu'elle produit sont quelquefois irréparables. J'ai cru devoir donner ici ce conseil, aux parents assez vertueux pour s'avouer à eux-mêmes, & à un Médecin honnête & éclairé, leurs fau-

tes ou leur malheur, & pour ne pas sacrifier la fanté & le bonheur de leurs enfans à une fausse honte. Mais je ne puis entrer dans aucuns détails, ils ne peuvent pas être abrégés, & ne sont pas de nature d'ailleurs, à être saisis par les personnes dont la médecine n'est pas la vocation.

§ 595. Des personnes nées fortes peuvent tomber dans la plus grande foiblesse par plusieurs raisons. Des maladies aiguës souvent réitérées; des hémorrhagies abondantes, & par-là même, les couches fréquentes, les fausses couches, les blessures considérables, des excès en tout genre, de longues fatigues, une suite de chagrins, un long usage de mauvais aliments, un long séjour dans un air mal-sain, ont souvent réduit les personnes les plus vigoureuses à l'état de foiblesse dont j'ai déjà parlé; il demande les mêmes soins & les mêmes attentions indiqués dans le § 593: mais on a beaucoup plus d'espérance de réussir, que quand la foiblesse est un vice de naissance.

§ 596. Le dérangement des digestions, ou l'affoiblissement des organes qui servent à cette fonction, est, après la foiblesse générale, une des principales causes des maladies de langueur. Si l'on fait attention que l'estomac est la partie qui souffre immédiatement de toutes les erreurs qu'on commet dans la quantité, la qualité, le mélange des aliments & des boissons, erreurs qui sont innombrables & dont presque personne n'est exempt; on comprendra combien il est aisé qu'il se déränge:

si l'on réfléchit à l'importance de ses fonctions, on comprendra quelles fâcheuses suites ce dérangement doit avoir. Les dérangements de l'estomac sont funestes à la santé, mais ils ne sont pas tous de la même espece, ni pris de là : il y en a de très-oppoſés les uns aux autres ; & les conſeils généraux qu'on peut donner avec quelque confiance, ſe réduiſent à un aſſez petit nombre.

C'eſt dans ce cas, que l'obſervation de la diete eſt la plus importante. Le régime ne peut pas être trop ſimple ; la maſtication la plus exacte doit diminuer l'ouvrage de l'eſtomac. Tous ceux qui l'ont foible, doivent éviter les aliments gras, ſalés, fumés, venés, pâteux, viſqueux ; ils doivent, outre cela, éviter ceux qu'ils ont remarqué qui leur nuſoient ; ils ne doivent en prendre que peu, & ne jamais manger qu'ils ne ſentent que les derniers aliments qu'ils ont pris, ſont entièrement digérés. Ils ne doivent boire que de l'eau, & ſur-tout ils doivent ſ'aſtreindre à ſouper très-peu. Je répéterai ce conſeil plus d'une fois dans la ſuite de ce chapitre, & je ne puis trop le répéter, parce qu'il eſt de la plus grande importance, non-ſeulement dans les maladies particulières des organes de la diſteſtion, mais encore dans le plus grand nombre des maladies de langueur qui les dérangent toujours plus ou moins, & qui altèrent auſſi le ſommeil. Dans cet état, un ſouper trop conſidérable produit deux maux : premièrement, il ne ſe digere pas : ſecondement, il trouble le ſommeil ; delà tous les maux qui ré-

sultent des mauvaises digestions & d'un mauvais sommeil, & pendant la nuit même, l'agitation, la fièvre, le mal de tête, & le lendemain le mal-aise, la foiblesse, par-là même l'augmentation du mal; au-lieu qu'un souper proportionné à la foiblesse de l'estomac se digere bien, & laisse jouir d'un sommeil tranquille: & comme de bonnes digestions, & un bon sommeil, sont les deux grands moyens de réparation que la nature a donnés aux hommes, on sent combien il est important de les conserver le plus qu'il est possible.

§ 597. Non-seulement les maladies aiguës affoiblissent, & si elles sont fréquentes, rendent valétudinaires, mais elles jettent aussi dans les maladies chroniques les plus caractérisées, en faisant dans le corps ces dérangements qui les produisent. Cela arrive comme je l'ai déjà dit § 25., ou quand elle a été négligée dans les commencements, ou quand elle a été mal traitée, ou quelquefois, quand elle a été si violente que tous les secours n'ont pu qu'empêcher qu'elle devînt mortelle, sans pouvoir parvenir à une guérison complete.

L'on peut ranger sous deux classes les désordres que laisse après elle une maladie aiguë mal guérie, & qui deviennent cause de maladies de langueur, ou un principe de corruption dans la masse générale des humeurs, ou un vice dans quelque organe particulier. Je n'entrerai pas dans une énumération des différents désordres renfermés dans ces deux classes générales: je ne parlerai que des trois plus fréquents, après avoir de nouveau averti

combien il est important de soigner les maladies aiguës dès les commencements, de les bien soigner, & de ne point les abandonner qu'elles ne soient entièrement guéries.

§ 598. Si un malade qui relève d'une maladie aiguë ne recouvre ni l'appétit, ni le sommeil, ni les forces, s'il éprouve souvent du mal-aise, s'il est inquiet, il est certain que la maladie a été terminée imparfaitement; & l'on doit, sans différer, s'adresser à une personne en état de distinguer le mal dont on est affecté, & d'y remédier, pour en prévenir les suites pendant qu'il en est, peut-être, encore temps; mais malheureusement on néglige ces premiers germes des maladies les plus cruelles, ou, ce qui est encore plus fâcheux, on les traite sans réflexion & sans méthode, par des purgatifs âcres réitérés, ou par d'autres remèdes violents, qui affoiblissent le malade & fortifient la cause de la maladie; ou par des stomachiques échauffants, qui, bien-loin de produire l'effet qu'on en attend, augmentent la fièvre & le dégoût.

§ 599. Des frissons fréquents, sur-tout le soir, une petite toux, des sueurs abondantes pendant la nuit, une augmentation rapide de maigreur, des moments de chaleur incommode, sur-tout après avoir mangé, un pouls toujours fréquent, font présumer que le sang est infecté de pus; & c'est une suite fréquente des maladies inflammatoires. S'il y a une *vomique* dans le poumon, on la reconnoîtra par les symptômes décrits § 67., & 68.

§ 600.

§ 600. Une autre fuite des maladies aiguës, sur-tout putrides, c'est une altération considérable de la bile, qui acquiert, pendant la fièvre, un principe de corruption qu'elle ne peut point perdre. Un dégoût insurmontable pour les aliments, mais sur-tout pour les viandes, une inquiétude continuelle, un sentiment incommode dans le voisinage de l'estomac, le teint presque toujours un peu jaune, une insomnie totale, des selles très-irrégulières, souvent une diarrhée fétide, sont des symptômes qui accompagnent ordinairement cet état.

§ 601. Si une fièvre mal guérie laisse un endurcissement dans quelque partie; une douleur sourde, ou plutôt un sentiment de pesanteur dans cette partie, joint aux signes qui sont connoître que les fonctions se font moins bien qu'à l'ordinaire, & à ce sentiment inexprimable qu'on éprouve quand on ne se porte pas bien, sans avoir cependant autant de fièvre, d'inquiétude & de dégoût que dans les deux maladies précédentes, § 599 & 600., sont les symptômes qui le font connoître.

§ 602. Quand on a lieu de croire qu'il y a du pus dans le sang, ou que la bile est corrompue, l'on ne doit vivre que de végétaux, tels que différentes especes de racines, de farineux, d'herbages, de fruits; on ne doit boire que de l'eau, ou du petit-lait, ou de l'eau rendue acide avec un peu de jus de citron ou d'esprit de vitriol. Les mouvements violents ou un mouvement trop continué nuisent dans ces deux cas, en augmentant la

fièvre, &, en hâtant par-là, la corruption des humeurs.

§ 603. Quoique l'endurcissement de quelque viscere, § 601., soit moins fâcheux que ces deux autres maladies, & qu'on voie tous les jours des personnes qui en sont attaquées, & qui vivent très-long-temps sans en être que très-peu affectées, il arrive aussi souvent, que venant à faire des progrès considérables, non-seulement les fonctions de l'organe attaqué sont entièrement dérangées, mais celles des parties voisines se dérangent aussi par l'irritation & la compression qu'elles souffrent; & il en résulte une foule de maladies chroniques, les plus cruelles & les plus incurables: c'est une des causes les plus fréquentes des hydropisies. La guérison de ces tumeurs demande beaucoup d'attention de la part du Médecin, & beaucoup de patience & de constance dans l'usage des remèdes, de la part du malade. Le régime doit être composé de végétaux, sur-tout d'herbes, & de fruits fondants, & d'un peu de viande tendre; l'on doit être très-réservé sur l'usage des acides proprement dits, pris seuls ou à grosses doses. Le petit-lait N^o. 17., les pilules N^o. 18., & celles N^o. 57., plusieurs eaux minérales, les jus des plantes chicoracées, sont des remèdes très-bien indiqués, & qui ont souvent produit de très-bons effets.

§ 604. Ces endurcissements des viscères, ce principe de pus dans le sang, & cette corruption de la bile se forment souvent sans avoir été précédés par une maladie aiguë:

on les reconnoitra aux mêmes symptômes que j'ai déjà indiqués.

§ 605. Les maladies des nerfs forment plus de la moitié des maladies de langueur ; les personnes qui en sont atteintes, peuvent trouver quelques directions pour en modérer les accidents & en ralentir les progrès, § 500., 501., 502., 503., 516., 517.

§ 606. Celles qui ont la respiration gênée, qui ne peuvent point marcher sans être oppressées, qui ont quelquefois un peu de toux, qui éprouvent de fréquentes palpitations sans être sujettes aux maux de nerfs ; qui ne peuvent pas dormir quand elles ont la tête basse, ou dans un lit fermé, ou dans une chambre un peu chaude, ou qui se réveillent avec beaucoup d'angoisse après leur premier sommeil, les personnes, dis-je, chez lesquelles tous ou quelques-uns de ces symptômes se trouvent réunis, portent quelque vice dans la poitrine qui peut les conduire à des maladies très-graves & très-cruelles. Mais comme des symptômes, très-semblables en apparence, peuvent dépendre de plusieurs causes très-différentes & très-oppoées, les seuls avis généraux que je puisse donner, c'est 1°. qu'il est encore plus important dans ces maladies, que dans la plupart des autres, d'y remédier de bonne heure. 2°. Qu'il est plus dangereux, dans ce cas que dans tout autre, de hasarder des remèdes, ou violents, ou mal indiqués. 3°. Qu'il est de la plus grande importance d'observer le régime le plus exact, & de se réduire à une très-pe-

tite quantité d'aliments les plus simples ; à ne boire que de l'eau, à ne souper presque point, & à éviter également l'inaction & les exercices trop violents.

§ 607. Je n'étendrai pas davantage ce chapitre, mais je le finirai, en répétant (on ne doit pas craindre les répétitions dans un ouvrage comme celui-ci) que les maladies les plus graves commencent par les plus légères incommodités, quelquefois par un coup ou par une chute auxquels on n'a pas fait assez d'attention, voyez § 442., 453. ; que par là même, quand une incommodité quelconque, qui a son siege dans les parties intérieures, reparoît souvent que, quand quelque fonction est souvent dérangée, que quand quelque évacuation ne se fait pas, comme elle devrait se faire, on doit d'abord chercher à y remédier ; que les remedes pris sans direction & sans méthode sont très-souvent mortels, sont ordinairement beaucoup de mal, & ne font jamais de bien que par un hazard sur lequel il est insensé de compter ; enfin, qu'une très-grande sobriété, une grande modération dans les mouvements de l'ame, & une vie active sans excès, sont les seuls remedes qui puissent convenir dans toutes les maladies de langueur.

